

Mais poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
 Les frappe de vertige et les jette à l'abîme;
 En vain le monde invoque un sauveur, un appui,
 Le temps plus fort que nous nous entraîne sous lui:
 Lorsque la mer est basse un enfant la gourmande,
 Mais tout homme est petit quand une époque est grande.
 Regarde: citoyens, rois, soldat ou tribun
 Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un;
 Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
 En tombant sur nos fronts nous juge et nous dévore.
 C'en est fait: la parole a soufflé sur les mers,
 Le chaos bout et couve un second univers,
 Et pour le genre humain que le sceptre abandonne
 Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.
 A l'immense roulis d'un océan nouveau,
 Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
 Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
 On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes,
 Et passe sous la foudre et sous l'obscurité
 Le tropique orageux d'une autre humanité.

Aussi jamais les flots où l'éclair se rallume

N'ont jeté vers le ciel plus de bruit et d'écume,
 Dans leurs gouffres béants englouti plus de mâts,
 Porté l'homme plus haut pour le lancer plus bas,
 Noyé plus de fortune et sur plus de rivages
 Poussé plus de débris et d'illustres naufrages:
 Tous les royaumes veufs d'hommes-rois sont peuplés;
 Ils échangent entre eux leurs maîtres exilés.
 J'ai vu l'ombre des Stuarts, veuve du triple empire,
 Mendier le soleil et l'air qu'elle respire,
 L'héritier de l'Europe et de Napoléon,
 Déshérité du monde et déchu de son nom,
 De peur qu'un si grand nom qui seul tient une histoire
 N'eût un trop frêle écho d'un si grand son de gloire.

Et toi-même en montant au sommet de tes tours
 Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
 De leur soleil natal deux plantes orphelines
 Du palais d'Édimbourg couronner les ruines!...
 Ah! lorsque, s'échappant des fentes d'un tombeau,
 Cette tige germait sous un rayon plus beau,
 Quand la France envoyant ses salves à l'Europe,
 Annonçait son miracle aux flots de Parthénope,

Quand moi-même d'un vers pressé de le bénir
 Sur un fils du destin j'invoquais l'avenir,
 Je ne me doutais pas qu'avec tant d'espérance
 Le vent de la fortune, hélas! jouait d'avance,
 Emportant tant de joie et tant de vœux dans l'air
 Avec le bruit du bronze et son rapide éclair,
 Et qu'avant que l'enfant pût manier ses armes
 Les bardes sur son sort n'auraient plus que des larmes!..
 Des larmes? non, leur lyre a de plus nobles voix :
 Ah! s'il échappe au trône écueil de tant de rois,
 Si comme un nourrisson qu'on jette à la lionne
 A la rude infortune à nourrir Dieu le donne,
 Ce sort ne vaut-il pas les berceaux triomphants?
 Toujours l'ombre d'un trône est fatale aux enfants,
 Toujours des Tigellins l'haleine empoisonnée
 Tue avant le printemps les germes de l'année!
 Qu'il grandisse au soleil, à l'air libre, aux autans,
 Qu'il lutte sans cuirasse avec l'esprit du temps;
 De quelque nom qu'amour, haine, ou pitié le nomme,
 Néant ou majesté, roi proscrit, qu'il soit homme!
 D'un trône dévorant qu'il ne soit pas jaloux :
 La puissance est au sort, nos vertus sont à nous.
 Qu'il console à lui seul son errante famille:

Plus obscure est la nuit et plus l'étoile y brille!
 Et, si comme un timide et faible passager
 Que l'on jette à la mer à l'heure du danger,
 La liberté prenant un enfant pour victime,
 Le jette au gouffre ouvert pour refermer l'abîme,
 Qu'il y tombe sans peur, qu'il y dorme innocent
 De ce qu'un trône coûte à recrépir de sang;
 Qu'il s'égale à son sort, au plus haut comme au pire;
 Qu'il ne se pèse pas, enfant, contre un empire;
 Qu'à l'humanité seule il résigne ses droits:
 Jamais le sang du peuple a-t-il sacré les rois?

Mais adieu; d'un cœur plein l'eau déborde, et j'oublie
 Que ta voile frissonne aux brises d'Italie,
 Et t'enlève à la scène où s'agite le sort,
 Comme l'aile du cygne à la vase du bord.
 Vénérable vieillard, poursuis ton doux voyage :
 Que le vent du midi dérobe à chaque plage
 L'air vital de ces mers que tu vas respirer;
 Que l'oranger s'effeuille afin de t'enivrer;
 Que dans chaque horizon ta paupière ravie

Boive avec la lumière une goutte de vie!
 Si jamais sur ces mers dont le doux souvenir
 M'émeut comme un coursier qu'un autre entend hennir,
 Mon navire inconnu glissant sous peu de voile
 Venait à rencontrer sous quelque heureuse étoile
 Le dôme au triple pont qui berce ton repos,
 Je jetterais de joie une autre bague aux flots;
 Mes yeux contempleraient ton large front d'Homère,
 Palais des songes d'or, gouffre de la chimère,
 Où tout l'Océan entre et bouillonne en entrant
 Et d'où des flots sans fin sortent en murmurant,
 Chaos où retentit ta parole profonde
 Et d'où tu fais jaillir les images du monde;
 J'inclinerais mon front sous ta puissante main
 Qui de joie et de pleurs pétrit le genre humain;
 J'emporterais dans l'œil la rayonnante image
 D'un de ces hommes-siècle et qui nomment un âge;
 Mes lèvres garderaient le sel de tes discours,
 Et je séparerais ce jour de tous mes jours,
 Comme au temps où d'en haut les célestes génies,
 Prenant du voyageur les sandales bénies,
 Marchaient dans nos sentiers; les voyageurs pieux
 Dont l'apparition avait frappé les yeux,

L'œil encore ébloui du sillon de lumière,
 Marquaient du pied la place, y roulaient une pierre,
 Pour conserver visible à leurs postérités
 L'heure où l'homme de Dieu les avait visités.

ALPHONSE DE LAMARTINE.





HOMMAGE

A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.



Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur ;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme , un enfant , ces deux parts de mon cœur ;
Si je jette à la mer , aux sables , aux nuages ,
Tant de doux avenirs , tant de cœurs palpitants ,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans ;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
 Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor;
 Ni que de son flambeau la gloire me consume
 De la soif d'un vain nom plus fugitif encor;
 Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
 Me fasse de l'exil amer manger le sel,
 Ni que des factions la colère inconstante
 Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
 Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
 De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
 Que maint regard ami salue à l'horizon.
 J'ai sous l'abri des bois de paisibles asyles
 Où ne retentit pas le bruit des factions,
 Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
 Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
 Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
 Et prie en se levant le maître des orages
 De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
 De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
 Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
 Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
 Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
 Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
 J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
 Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
 J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
 Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
 Invisibles échos répandus sur ma route
 Pour me renvoyer des concerts!

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
 Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
 Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
 Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
 Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
 N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids?
 Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
 L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
 J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
 De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
 Et cependant je pars et je reviens comme eux!
 Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire,
 Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
 Cette terre de Cham, notre premier empire,
 Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'Océan de sable,
 Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
 Je n'ai pas éteint ma soif intarissable,
 Le soir, au puits d'Hébron de trois palmiers couvert;
 Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
 Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
 Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
 Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire,
 Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieus,
 Sous quel poids de néant la poitrine respire,
 Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
 Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,
 D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
 L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
 Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
 Les cris des nations monter et retentir,
 Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
 S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr;
 Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
 Où Palmire n'a plus que l'écho de son nom,
 Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
 L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
 Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
 Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
 Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
 Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
 Dans la grotte sonore où le barde des rois
 Sentait, au sein des nuits, l'hymne à la main de flamme
 Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
 Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;
 Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
 D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer!
 Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
 Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
 L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
 Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
 Où le pied du Sauveur en partant s'imprima;
 Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
 Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma;
 Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
 Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
 Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde
 Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
 Quelque reste de jours inutile ici-bas;
 Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
 L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas!
 L'insensé! dit la foule. — Elle-même insensée!
 Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu:
 Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
 Son cœur vit des œuvres de Dieu!

Adieu donc, mon vieux père, adieu mes sœurs chéries,
 Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,
 Adieu mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
 Adieu mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!!!
 Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
 De mon bonheur passé qui veut me retenir,
 Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
 L'heure qui doit nous réunir.

Et toi terre, livrée à plus de vents et d'onde
 Que le frêle navire où flotte mon destin!
 Terre qui porte en toi la fortune du monde!
 Adieu! ton bord échappe à mon œil incertain!
 Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
 Qui couvre trône et temple et peuple et liberté,
 Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
 Ton phare d'immortalité!

Et toi Marseille, assise aux portes de la France
 Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
 Dont le port sur ces mers rayonnant d'espérance
 S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
 Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
 Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
 Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
 Mon premier salut au retour!

